



DOSSIER

TRADITION PAÏENNE ET CHRISTIANISME : LE MIRACLE ISLANDAIS

Une culture en conversion

La christianisation de l'Islande en l'an mille est à l'origine d'une des littératures les plus vivaces de l'Europe médiévale.

par Torfi H. TULINIUS, professeur d'études médiévales à l'université d'Islande

Récit de la conversion en l'an mille

La plus ancienne description que nous avons de la conversion de l'Islande date du début du XII^e siècle et figure dans le *Livre des Islandais* d'Ari Þorgilsson, dit le Savant. Un siècle s'était déjà écoulé depuis l'événement lorsque le récit en fut consigné. Cependant, peu d'historiens ont cru devoir mettre en doute sa véracité, car Ari cite ses sources, en général des personnes qu'il connaît et qui ont assisté aux événements ou dont des proches y avaient participé.

Depuis quelque temps, le roi de Norvège faisait pression sur les Islandais pour qu'ils se convertissent. Il avait envoyé un missionnaire, l'évêque Þangbrand, qui avait baptisé un certain nombre d'Islandais, dont quelques chefs importants. Par ailleurs, il avait pris en otage de jeunes fils de chefs qui se trouvaient dans son pays, menaçant de les passer par les armes à moins que les Islandais n'adoptassent la nouvelle foi. Désireux de sauver les jeunes hommes, les chefs chrétiens allèrent au parlement annuel, l'*alþing*, au printemps de l'an mille, mais la situation était difficile, les païens se montrant très hostiles à ceux qui demandaient la conversion. Pour éviter la confrontation armée, des chefs des deux partis arrivèrent à un compromis : on confierait à celui qui occupait la plus haute fonction du parlement, le *lögsögumaðr* ou « diseur des lois », un païen dénommé Þorgeir de Ljósavatn, la tâche de trancher. Des deux côtés, on s'engagea à respecter la décision de celui-ci, quelle qu'elle fût. Il se coucha sous une fourrure et y passa une journée et une nuit

entières. Lorsqu'il se leva, il convia l'assemblée au Rocher de la Loi pour écouter ses paroles. Il déclara qu'il était nécessaire « de n'avoir qu'une seule coutume dans le pays, car si la loi était partagée, la paix serait brisée ». C'est pourquoi il avait décidé que tous les Islandais se convertiraient, mais que ceux qui voulaient continuer à pratiquer leurs anciens rites pourraient le faire, à condition d'être discrets. D'après Ari, cette décision fut respectée et, en peu de temps, le pays entier fut converti.

Fusion du christianisme et des structures socio-politiques préexistantes

Cette décision, avant tout politique et prise de façon consensuelle par les principaux chefs du pays, est emblématique du rapport de l'Islande à la religion chrétienne, du moins au cours des premiers siècles de son histoire. En effet, la conversion ne changea pas les structures fondamentales de la société. Au contraire, la religion s'y intégra, certaines des familles principales devenant les dirigeants de la jeune Église du pays. Un peu plus de cent ans plus tard, lorsque les lettres islandaises commencèrent à voir le jour, le clergé islandais était

Scène de baptême, majuscule historiée du manuscrit de Stjórn, milieu du XIV^e siècle, Reykjavík, Institut Árni-Magnússon, AM 354 fol. On appelle *Stjórn* (« gouvernement », qui renvoie au gouvernement divin du monde) la compilation de sections diverses de l'Ancien Testament. La Bible ne sera intégralement traduite en islandais qu'au moment de la Réforme.
© D'après *Les miniatures islandaises. Sagas, histoire, art*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2003 / Stofnun Árna Magnússonar



Saint Óláfr sur son trône tenant une hache et une lance, Arnarboelislók, copie du code de lois Jónsbók, milieu du XIV^e siècle, Reykjavík, Institut Árni-Magnússon, AM 135 4°. Les Islandais du Moyen Âge pensaient que c'était saint Óláfr qui avait donné à la Norvège et à l'Islande leurs lois, d'où sa présence fréquente dans les codes de lois manuscrits.
© D'après Les miniatures islandaises. Sagas, histoire, art, Tournai, La Renaissance du Livre, 2005 / Stofnun Árna Magnússonar

consubstantiel à la classe dominante laïque. Ari Þorgilsson est lui-même un exemple frappant de cette fusion : tout prêtre qu'il fut, il était également issu d'une des familles nobles qui avaient colonisé le pays à la fin du IX^e siècle et il exerçait de ce fait en parallèle les fonctions de *goði* (chef). Il en fut de même pour de nombreux dignitaires de l'Église islandaise jusqu'au début du XIII^e siècle. Il n'y avait donc pas, en Islande, la même séparation entre culture laïque et culture cléricale que dans d'autres pays à la même époque.

Effets majeurs de la conversion

Trois conséquences importantes en découlent : l'outil scripturaire est mis au service des laïcs, dont un certain nombre apprennent à lire et à écrire ; on utilise l'alphabet latin pour écrire

la langue islandaise ; enfin une continuité est maintenue entre les traditions orales et la littérature. Citons, à ce propos, un témoignage intéressant sur l'état de la littérature islandaise vers le milieu du XII^e siècle. Un anonyme, souvent appelé le Premier grammairien, dit dans un traité rédigé à cette époque (le *Premier traité grammatical*) que ce qui a été écrit jusqu'à présent en islandais, ce sont « les lois, les généalogies, les interprétations sacrées et les sages écrits d'Ari le Savant ». On voit d'emblée comment l'écriture a été mise au service de la société, d'abord pour transcrire les lois qui auparavant étaient transmises oralement, comme l'atteste la fonction du « diseur des lois » que nous venons d'évoquer, ensuite pour garder en mémoire les liens de famille, enfin pour expliquer le message biblique.

Les trois fonctions peuvent être associées à l'effet progressif sur la société islandaise de la conversion au christianisme. Une fois les lois écrites, il pouvait y avoir des différences entre les rédactions. On décida que les codex de lois des évêques feraient autorité en cas de contestation. De même, la transcription des listes généalogiques permettait d'éviter des mariages prohibés par l'Église (en raison d'affinité ou consanguinité) et les interprétations sacrées servaient à diffuser le message chrétien aux fidèles. En dernier lieu, les « sages écrits d'Ari le Savant », tel le *Livre des Islandais* que nous avons évoqué plus haut, permettaient d'affirmer l'identité chrétienne de la population qui habitait ce pays éloigné du reste de la chrétienté.

Mise au point de l'écrit

L'existence même du *Premier traité grammatical* est une preuve de la pénétration de la culture écrite d'origine chrétienne dans les mentalités islandaises, seulement un siècle et demi après la conversion. L'auteur du traité veut adapter l'alphabet romain à la langue islandaise et, dans ce but, il invente une méthode pour déterminer la valeur des phonèmes. Il s'agit de ce qu'on appelle des paires minimales, c'est-à-dire des mots qui se distinguent par un seul phonème, comme « car » ou « bar », pour les consonnes, et « ban » et « bon », pour les voyelles. Il adapte ainsi un outil de communication et de culture qui était issu de la chrétienté, mais qui a en même temps aidé à la floraison d'une culture de l'écrit où quelque chose d'autre s'exprimait.



Une littérature où paganisme et christianisme interagissent

En effet, ce qui frappe celui qui découvre la littérature islandaise médiévale, c'est la forte présence du passé national païen – c'est d'ailleurs ce qui intéressa d'abord les chercheurs européens, à partir du XVII^e siècle, époque à laquelle cet héritage culturel commença à être connu en dehors de l'Islande. On a vu alors ce pays comme une sorte de conservatoire d'une langue, d'une mythologie, d'une tradition poétique, narrative et historique, communes à l'ensemble des pays germaniques. Plus récemment, on s'est davantage intéressé à ce qu'on pourrait appeler la fusion ou plutôt l'interaction des deux cultures (païenne et chrétienne) qui est à l'œuvre dans cette littérature médiévale.

Prenons pour exemple la poésie scaldique. Manifestement d'origine païenne, cette poésie aux mètres élaborés et au langage codé fondé en grande partie sur un rappel des anciens mythes et récits légendaires a été mise au service du message religieux chrétien. Certains poètes qui pratiquaient cet art pour célébrer Dieu ne parvinrent pas à l'épurer de références aux anciennes divinités, comme l'auteur anonyme du grand poème religieux du XII^e siècle, *Harmsól* ou « Soleil de tristesse ». Il fait en effet rimer Christ avec Mist, qui est le nom d'une valkyrie, ou encore utilise la périphrase « Hring-Próttir » ou « Odin des anneaux d'or » pour parler des hommes qui, pourtant, se soumettent au Dieu chrétien.

L'Edda en prose. Un des grands textes du Moyen Âge islandais, l'*Edda* de Snorri Sturluson, illustre à merveille cette fusion de deux cultures. Probablement inspiré par les traités de poésie latine, comme celui de **Donat**, mais néanmoins complètement différent, à la fois par sa façon de structurer l'œuvre et par son approche, l'auteur a entrepris de composer une sorte de manuel pour les jeunes gens désireux de pratiquer la poésie scaldique. Un prologue explique pourquoi il n'est pas condamnable pour des chrétiens de s'intéresser aux anciens mythes, à condition de ne pas y croire. Ensuite, une première partie présente les anciens dieux, leur origine et leur fin inéluctable. Cette partie est nécessaire pour comprendre la deuxième, qui expose les principales bases du langage spécialisé de la poésie scaldique, dont la compréhension exige une connaissance des mythes païens.

La troisième et dernière partie comporte un long poème composé par Snorri en l'honneur des souverains norvégiens. Ce poème est aussi un *clavis metrica*, c'est-à-dire un passage en revue de toutes les différentes configurations métriques rendues possibles par cette forme poétique. Cet ouvrage prodigieux demeure une des sources principales de connaissance sur la religion ancienne du monde nordique, tout en étant le produit d'une culture aussi chrétienne que celles du reste de l'Occident médiéval.

L'exemple des sagas. On pourrait dire la même chose, *mutatis mutandis*, des sagas. La très grande diversité de ce vaste corpus de récits montre l'étendue de l'horizon intellectuel et culturel des Islandais du XII^e au XIV^e siècle. Une partie des sagas sont des traductions du latin, du vieil allemand ou du français médiéval. Par elles, un monde nouveau s'ouvre aux Islandais. D'autres portent sur l'histoire du monde nordique, en particulier celle de la Norvège, avec une série de biographies des souverains de ce pays, mais aussi de ceux du Danemark.

L'évolution du genre de la saga royale est un bon exemple de l'adaptation progressive de formes culturelles issues de la culture des clercs à des usages correspondant mieux aux besoins des seigneurs laïques. Les premières biographies royales sont des *vitae*, ou vies de saints, présentant classiquement les rois convertisseurs en héros de la chrétienté. Progressivement, les nouvelles versions vont cependant incorporer un autre point de vue, plus politique, sur ces rois. Cela fut en partie rendu possible par l'utilisation de longs poèmes scaldiques composés en l'honneur de ces souverains, et conçus pour être déclamés en leur présence. Le renvoi aux strophes des sagas authentifiait la véracité du récit tout en y apportant un souffle et une *Weltanschauung* (vision, conception du monde) laïques, sinon païens.

Une des sagas royales, la *Sverris saga* (*Saga de Sverrir*), est à cet égard remarquable. Elle n'évoque pas un roi païen des temps anciens. Au contraire, Sverrir Sigurdsson (†1202) est un contemporain de l'auteur de la saga, l'abbé islandais Karl Jónsson. Il est prêtre de surcroît et ses prétentions au trône royal d'une Norvège frappée par une crise dynastique sont pour le moins douteuses. Un des nombreux aspects par lesquels cette saga se révèle un

DONAT est un grammairien latin du IV^e siècle dont les ouvrages servirent de modèle tout au long du Moyen Âge.

Début de la Sverris saga,

Flateyjarbók, vers 1390,
Reykjavik, Institut
Árni-Magnússon, Gl. kgl.
sml. 1005 fol.

La *Sverris saga*, une des plus
anciennes sagas islandaises,
fut rédigée par le moine Karl
Jónsson à la demande du roi
Sverrir, et terminée après la
mort du souverain, en 1202.

© D'après *Les miniatures
islandaises. Sagas, histoire, art*,
Tournai, La Renaissance du Livre,
2003 / Stofnun Árna Magnússonar

document exceptionnel est la présence de nombreux discours de Sverrir qu'elle rapporte et dans lesquels il harangue ses hommes, souvent pour les préparer au combat. On y perçoit très bien cette fusion du christianisme avec un système de valeurs et une vision du monde propres à des guerriers laïques, valeurs et vision qui avaient vraisemblablement beaucoup de choses en commun avec celles de l'époque païenne. Il en est ainsi de ce récit qu'il donne en exemple avant un combat : un jeune homme part se battre et son père lui explique que son destin est déjà déterminé. Mieux vaut donc combattre courageusement car, qu'il soit poltron ou brave, l'issue sera la même, à une différence près, la bonne ou la mauvaise réputation qu'il aura méritée et qui subsistera après sa mort.

Un autre genre de sagas, les *islendingasögur* ou sagas des Islandais, donna plusieurs chefs-

premières décennies du XIII^e siècle jusqu'au début du XIV^e siècle. Ces récits se déroulent entre la période de la découverte et de la colonisation du pays, à la fin du IX^e siècle, et la conversion de l'an mille. Ils ont tous pour personnages principaux des Islandais, et bien souvent il est question de plusieurs générations de la même famille. Assez fréquemment, la période traitée dans le plus grand détail est celle de la conversion ou celle qui la précède immédiatement. On a parfois comparé ces textes — de façon anachronique étant donné qu'ils apparaissent avant la naissance du roman dans la culture européenne — à des romans historiques. Ils en ont effectivement quelques caractéristiques essentielles, en premier lieu un réalisme qui tient au fait que l'action se déroule dans un environnement physique et social qui est celui de leurs auteurs et premiers lecteurs (ou auditeurs, ces sagas ayant certainement été composées pour être lues à voix haute) : les personnages vivent dans les mêmes fermes que celles de l'époque où les récits sont composés, suivent les mêmes chemins de montagne, traversent les mêmes fjords et vont au parlement comme les auteurs des sagas. Par ailleurs, les sagas semblent être fondées sur des récits d'événements réels transmis oralement de génération en génération et dont les protagonistes étaient souvent les ancêtres directs des personnes pour qui les sagas étaient composées. Parfois, des poèmes transmis de la même façon viennent renforcer l'effet d'authenticité créé par les sagas. En revanche, les structures du récit doivent davantage à la fiction qu'à la réalité : le réel n'y est pas aussi foisonnant et contradictoire que dans les sagas de contemporains. Au contraire, il est soumis aux lois de l'intrigue et de la caractérisation des personnages. Il s'agit donc d'œuvres littéraires, plus proches du roman que de la chronique historique. L'efficacité littéraire de ces sagas tient probablement beaucoup au fait qu'elles se déroulent justement pendant la période du peuplement de l'île et de l'introduction du christianisme dans le pays. Cette époque présente deux caractéristiques qui la rendent éminemment romanesque aux yeux des Islandais du XIII^e siècle : d'une part, il s'agit de la période des origines de la société islandaise ; d'autre part, c'est un moment de changement important du statut des autochtones. C'est une époque ambiguë de transition et ceux qui y





vivent ne sont ni entièrement païens, ni tout à fait chrétiens. Or, l'élaboration de cet espace-temps imaginaire, ou chronotope, qui caractérise le genre, permet la représentation d'ambiguïtés difficilement exprimables dans un contexte exclusivement chrétien. Il en résulte une finesse psychologique exceptionnelle de certaines de ces sagas, dans lesquelles la société islandaise a projeté ses propres ambiguïtés sur un passé devenu, en cela, romanesque.

Une acculturation unique en Europe

S'il y a eu un miracle islandais, c'est celui d'une acculturation réussie. L'introduction potentiellement explosive d'une religion nouvelle, qui était de surcroît le vecteur d'une idéologie à vocation hégémonique, n'a pas entraîné un bouleversement de la société, ni une perte de sa culture originale. Au contraire, cette société a conservé sa langue, ses traditions, sa mémoire et ses élites, tout en s'enrichissant de savoirs, d'idées, de valeurs, de récits nouveaux et en s'ouvrant à la civilisation chrétienne. Bien entendu la société a évolué, et cela dans une direction qui n'aurait pas été la même s'il n'y

avait pas eu la conversion ; peu à peu, le clergé s'est distingué du reste de la classe dominante, est devenu plus conscient de sa place dans la hiérarchie de l'Église universelle et s'est senti moins lié par ses liens de solidarité avec les chefs laïques. Il a réussi à imposer progressivement sa domination sur la société, bien que celle-ci ne fût jamais entière, même à l'époque des évêques quasi princiers du Moyen Âge finissant.

Il est vain de se demander si cette évolution fut bénéfique ou non. Il n'y a en revanche aucun doute sur le fait qu'elle est à l'origine d'une vaste floraison culturelle, en particulier historique et littéraire, dont les fruits ont enchanté des générations d'Islandais et nous intéressent encore, huit siècles plus tard. ■

Reconstitution d'une église médiévale, Islande, vallée de la Þjórsárdalur, aux pieds du volcan Hekla. © Géraldine Guemrin

BIBLIOGRAPHIE

BOYER Régis, *Les sagas islandaises*, Paris, Payot, 1978.
BOYER Régis, *La vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la « Sturlunga saga » et les « Sagas des Évêques »*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979.
JÓNSSON Karl, *La Saga de Sverrir*, traduite, annotée et présentée par Torfi H. Tulinius, Paris, Les Belles Lettres, 2010.
TULINIUS Torfi H., *La « Matière du Nord ». Sagas légendaires et fiction dans l'Islande du XIII^e siècle*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1995.